

Livret biblique

**Avec la Bible,
espérer !**

Proposé par les services de formation des diocèses des Pays de la Loire



Avec la Bible et dans la Bible, tenons ferme l'espérance !

Après *Dans la Bible, écouter* et après *Femme et homme, une complémentarité essentielle*, voici notre troisième livret biblique régional : *Avec la Bible : Espérer !*

D'ailleurs, rien que d'avoir ce livret entre nos mains aujourd'hui est un acte d'espoir et d'espérance ! Imaginez : cinq diocèses, un sixième qui nous soutient de loin, une région ligérienne, sept contributeurs, un maquettiste, une documentaliste, trois relectrices... Toutes et tous au service de la Parole, au service des groupes bibliques, au service d'une espérance un peu folle, un peu naïve : que les chrétiennes et les chrétiens ouvrent leur Bible, celle de leurs voisins et voisines, la lisent, la scrutent, la relisent, la comparent, la traduisent, la chantent, la disent et la relisent à nouveau.

Alors oui, comme l'exprime joyusement et sérieusement Charles Péguy :

« L'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce.

C'est la foi qui est facile et de ne pas croire qui serait impossible. C'est la charité qui est facile et de ne pas aimer qui serait impossible. Mais c'est d'espérer qui est difficile.

Et le facile et la pente est de désespérer et c'est la grande tentation.

La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend pas seulement garde à elle.

Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs la petite espérance.

S'avance.

Entre ses deux grandes sœurs.

Et l'on n'a d'attention, le peuple chrétien n'a d'attention que pour les deux grandes sœurs.

La première et la dernière.

Qui vont au plus pressé.

Au temps présent.

À l'instant momentané qui passe.

Les aveugles ne voient pas au contraire.

Que c'est elle au milieu qui entraîne ses grandes sœurs.

C'est elle, cette petite, qui entraîne tout.

Car la Foi ne voit que ce qui est.

Et elle, elle voit ce qui sera.

La Charité n'aime que ce qui est.

Et elle, elle aime ce qui sera. »

(Porche du mystère de la deuxième vertu)

Mais la Bible est formelle, nous le verrons :

En des temps troublés : espérons ! En des temps de conflits : croyons ! En des temps de doutes et de peurs : aimons ! Si nous, chrétiennes et chrétiens, ne croyons pas, n'aimons pas et n'espérons pas : quel sens donner alors à la foi, la charité et l'espérance ?

Belles lectures !

Les Services de formation des diocèses des Pays de la Loire

Point technique

**Ce livret a été pensé en sept étapes de deux heures,
à organiser à votre gré.**

Chaque étape suit une trame identique :

- 1. Un Chant à l'Esprit**
- 2. Des éléments de contexte**
- 3. Un ou deux textes bibliques à lire à haute voix**
- 4. Des clefs de lecture**
- 5. Un temps de partage**
- 6. Un temps de prière**
- 7. Des lectures pour la rencontre suivante**

**Les 7 rencontres forment un tout, mais sentez-vous libres
de les étudier dans l'ordre qui vous convient le mieux.**

Sommaire

Rencontre 1

À la recherche de la patrie perdue 2 R 25. Ap 21.22 5

Rencontre 2

À quoi bon ? Qo. 1 Co1 17

Rencontre 3

Dieu l'a voulu : vraiment ? Job 1-2. Mt 6, 25-34 27

Rencontre 4

Réponds-moi ! Job 38-42. Luc 22 37

Rencontre 5

Maudit soit le jour de ma naissance ! 1 R 9. Jr 15. Luc 8.9 47

Rencontre 6

Je ne veux pas voir mourir l'enfant ! Gn 21. Mt 9. 57

Rencontre 7

Dieu sauve Lm 3. Rm 8. 67

Conclusion 73

Bibliographie sélective 76



Rencontre 1

À la recherche de la patrie perdue

2 R 25. Ap 21.22

P. Vianney Bouyer, diocèse d'Angers

Illustration : Église du Saint Sépulcre à Jérusalem. ©Diocèse d'Angers.

1. CHANT À L'ESPRIT

Ouvrez vos cœurs (Rimaud/Gélineau)

Ouvrez vos cœurs au souffle de Dieu,
Sa vie se greffe aux âmes qu'il touche ;
Qu'un peuple nouveau
Renaîsse des eaux
Où plane l'Esprit de vos baptêmes !
– Ouvrons nos cœurs au souffle de Dieu,
Car il respire en notre bouche
Plus que nous-mêmes !

Livrez votre être aux germes d'Esprit
Venus se joindre à toute souffrance :
Le Corps du Seigneur
Est fait des douleurs
De l'Homme écrasé par l'injustice.
– Livrons notre être aux germes d'Esprit
Pour qu'il nous donne sa vie
À son service

Tournez les yeux vers l'hôte intérieur
Sans rien vouloir que cette présence ;
Vivez de l'Esprit, pour être celui
Qui donne son nom à votre Père.
Tournons les yeux vers l'hôte intérieur
Car il habite nos silences
Et nos prières.

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

Pour cette première étape de notre nouveau livret biblique, vous avez besoin d'avoir sous les yeux le tableau chronologique de l'histoire d'Israël qui se trouve à la fin de votre Bible. Il s'agit ensemble de prendre la mesure de la grande épreuve qui imprime de son sceau la quasi-totalité des textes de l'Ancien Testament, à savoir le drame de la destruction de Jérusalem et de son Temple par Nabuchodonosor (587 avant Jésus Christ), suivie de la perte du pays et de l'Exil à Babylone. La terre, la patrie promise, perdue, retrouvée, concentre tous les espoirs d'Israël et apparaît comme le symbole fort de l'espérance en Dieu. La Bible nous fait entendre la voix d'un petit peuple qui a fait souvent partie des vaincus de l'Histoire, pris en tenaille entre les grandes puissances du moment : au sud, règne l'Égypte tandis qu'au nord se succèdent l'Assyrie (capitale Ninive) puis les Chaldéens (capitale Babylone) et la Perse (capitale Persépolis).

La fin du deuxième livre des Rois (2 R 24-25) raconte sans aucune complaisance la disparition du petit royaume de Juda serré autour de Jérusalem et de son Temple. En fait, hormis la magnifique embellie que constitue le règne du saint roi Josias, fervent restaurateur de la Loi du Seigneur, imitateur du grand roi David (2 R 22-23), l'histoire des derniers rois de Juda n'est qu'un triste enchaînement de péchés et d'infidélités. Tous ces rois ont fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur (2 R 21,2.20 ; 23,32 ; 24,9.19). La mesure atteint son comble avec Manassé qui entraîne le peuple vers la catastrophe finale (2 R 21,2-9) malgré les appels des prophètes (2 R 21,10).

Cet effondrement aboutit à deux déportations : la première sous Jekonias (2 R 24, 8-17), la seconde accompagnée d'une destruction totale sous Sedecias (2R 25). Jékonias, le dernier roi exilé, n'est pas sans rappeler le premier humain, exclu du paradis terrestre parce qu'il a désobéi à Dieu (Gn 3,23-24). Les mêmes causes produisent

les mêmes effets. Le Seigneur semble comme impuissant devant le péché de l'Homme et de sa désobéissance.

Il y a pourtant un envers à ce pessimisme : quand tout est détruit – Temple, ville, peuple et roi – la loi demeure. Il est encore possible de conserver son identité de fils d'Israël en écoutant la voix du Seigneur, même sur une terre étrangère. Mais existe-t-il véritablement un homme capable d'obéir à Dieu (Ps 14,2) ? Certes, les grands fidèles de la Bible : Noé, Abraham, Moïse et les prophètes constituent de réelles figures d'espérance sur ce chemin de l'obéissance. Mais aucun d'eux n'est réellement capable d'inverser le cours de l'Histoire, jusqu'à la venue de Jésus, visage de la Miséricorde parce qu'il est aussi le grand Obéissant (Ph 2,8), qui nous ouvre le chemin de la maison du Père (Jn 14,2) en faisant de nous des « concitoyens des saints » (Ep 2,19).

Toutefois le contexte social des grandes cités du pourtour méditerranéen, où sont nées les premières Églises, nous aide à comprendre la force de l'espérance annoncée par les apôtres. En effet, le destin de chacun était inscrit dans sa condition sociale : citoyen, pérégrin (c'est-à-dire étranger sans droit de participation à la vie politique), ou pire encore, esclave (propriété d'un maître). Dans ces sociétés inégalitaires, l'ascenseur social et la course aux mérites fonctionnaient peu et lentement, sur plusieurs générations. Inversement, la perspective d'être réduit en esclavage par suite d'une guerre ou d'un endettement n'avait rien d'illusoire.

Pourtant, dans le dynamisme de l'Évangile de Jésus, saint Paul annonce une joyeuse espérance quand il affirme une radicale et définitive égalité entre les chrétiens : Il n'y a plus, ni juif, ni grec (païen), ni esclave, ni homme libre, ni l'homme, ni la femme car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus (Ga 3, 28).

Le dernier livre de la Bible chrétienne, l'Apocalypse, composé plusieurs années après la destruction de Jérusalem par les Romains en 70, porte à son achèvement le grand rêve d'une patrie définitive, la Jérusalem céleste, où tous rendent leur culte à Dieu et à l'Agneau (Ap 21-22). Les petites Églises persécutées d'Asie Mineure ne manquent pas de courage quand elles annoncent la ruine de Rome-Babylone (Ap 17-18) et la victoire de la Jérusalem céleste dont le Temple est l'Agneau (Ap 21-22).

Et bientôt la lettre à Diognète, un écrit chrétien de la fin du second siècle, proclamera que pour les chrétiens, toute terre étrangère est une patrie et toute patrie une terre étrangère car ils sont l'âme (les animateurs) du monde. C'est leur mission de maintenir les cités terrestres ouvertes sur l'éternité de Dieu.

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Lire à plusieurs voix le **chapitre 25 du deuxième livre des Rois** en mettant en valeur les différents moments de la destruction de Jérusalem : **2 R 25,1-7 // 8-21 // 22-26 // 27-30.**

Lire **Ap 21,1-22,5**. On peut laisser de côté l'énumération un peu fastidieuse des mesures et matériaux de la cité en 21, 16-21. En revanche, il peut être intéressant de noter les répétitions : *j'ai vu, je n'ai pas vu, j'entendis, il y a, il n'y a pas...*

4. DES CLEFS DE LECTURE

La catastrophe

Nous pouvons facilement reconstituer les étapes du récit de la dernière déportation :

1^{re} étape (25, 1-7) : Siège de Jérusalem, fuite du roi Sédécias, le petit roi rebelle mis en place par Babylone quelques années plus tôt (2 R 24). Les fils de Sédécias sont exécutés avant que lui-même ait les yeux crevés.

2^e étape (25, 8-21) : Destruction de Jérusalem, incendie du Temple et du palais royal, déménagement du mobilier du Temple, déportation et exécution des derniers notables de la ville. Le début du texte (v8) indique habilement que désormais le temps se mesure à partir du règne de Nabuchodonosor. Dans le Proche Orient ancien, les vainqueurs rapportent chez eux les statues des dieux vaincus. Ici faute de statue, on déménage le mobilier du Temple. Celui-ci est particulièrement imposant par sa taille et son poids, ce qui met en valeur la force du vainqueur.

3^e étape (25, 22-26) : La reconstitution d'un petit territoire ju déen autour de Godolias, un gouverneur mis en place par l'occupant, se termine par un bain de sang à la suite d'une tentative de coup d'état de résistants judéens. La fuite en Égypte des rebelles n'augure rien de bon. Le livre de Jérémie indique qu'ils seront rattrapés par les Chaldéens (Jr 44).

Si l'on s'en tient à ces trois étapes, c'est l'échec sur toute la ligne : plus de roi, plus de Temple, plus de capitale. L'ultime tentative pour reconstituer un semblant d'État a, elle aussi, échoué. S'il y a un avenir possible pour Israël, il n'est plus à envisager sur le territoire du pays promis par le Seigneur qui donne l'impression d'une terre vide d'habitants : ceux qui n'ont pas été déportés se sont enfuis. L'espérance surgira d'ailleurs, elle aura pour scène la terre d'exil.

4^e étape (25, 27-30) : Un nouveau roi babylonien fait sortir de prison le neveu de Sédécias, emmené à Babylone lors de la première déportation. Celui-ci est admis à la table du roi sa vie durant et le texte

précise qu'il est mieux traité que les autres rois en captivité à Babylone mais il n'en reste pas moins dans une totale dépendance du bon vouloir du souverain étranger. Rien n'indique ce qui pourrait désormais se passer: ce petit roi judéen aura-t-il une descendance? Va-t-il jouer un rôle politique dans le pays où il est exilé? Peut-on à partir de là envisager un retour d'exil? Encore faut-il que la terre du retour soit autre chose qu'une vaste désolation sans moyen de survivre? Revenir d'accord, mais pour trouver quoi? Le livre des Rois s'achève sur une timide espérance en suspens, comme si tout restait à faire, comme si les auteurs renvoyaient la balle à la communauté croyante: à vous de jouer!

Curieusement, dans le récit de toutes ces vicissitudes, le Nom du Seigneur n'est pas mentionné. À croire qu'Il s'est retiré, éloigné de ce peuple rebelle. La foi du lecteur de la Bible est mise à l'épreuve par le récit de cette lente descente en enfer. Mais dans le geste de bienveillance du nouveau souverain étranger, elle entrevoit un signe donné par le Seigneur à tout son peuple, un timide pas en avant vers la restauration d'Israël qui ne s'effectuera pas sans un retour sincère à la pratique de la volonté de Dieu.

La folle espérance

Bien des siècles s'écoulaient, portés par la promesse du retour et la reconstruction de Jérusalem et de son Temple. La profanation du Temple par le roi helléniste Antiochus Épiphane (167 av. J.-C.), sa destruction par Vespasien et Titus en 70 ap. J.-C. constituent de cinglants et cruels démentis aux promesses de Dieu. Pour le livre de l'Apocalypse (en français, *révélation*), l'espérance des croyants se réalise dans la victoire de l'Agneau qui remet en cause tous les vainqueurs des peuples, en particulier l'empire romain ressenti comme un pouvoir injuste, cruel, simple marionnette des puissances sataniques qui le dépassent et finissent par l'emporter.

La description de la Jérusalem céleste en Ap 21-22 constitue la grande finale du livre mais aussi de toute la Bible chrétienne. Avant l'apparition de la cité sainte, il faut que Babylone soit détruite, tout comme les puissances qui la manipulent et que l'Agneau assure une victoire définitive sur le mal et sur la mort et que le monde soit jugé (Ap 18-20). L'apparition de Babylone, la grande prostituée, n'est que le prélude de l'apparition de Jérusalem, l'épouse de l'Agneau ; dans les deux cas, il faut qu'un ange attire l'attention du voyant : « *Viens je vais te montrer...* » (Ap 17,1 / 21,9). Tout s'éclaircit et la Jérusalem nouvelle descend du ciel dans un monde renouvelé où la mer, symbole biblique de la mort, a disparu.

La description reprend largement les utopies des prophètes : Is 60-61, Ez 40-48, Za 14. Mais il y aussi des différences. Ici il faut nous rendre sensibles à ce qui a disparu de cette cité : plus de Temple (21,22), plus de soleil (21,23), plus d'éclairage artificiel (22,5), plus d'impureté (21,27), plus de criminels qui menacent la vie (21,8), plus besoin de maudire pour exclure puisqu'ils ne sont plus là (toute malédiction aura disparu... 22, 3). D'ailleurs, les portes de cette ville sont plutôt symboliques puisqu'elles ne sont jamais fermées, il n'y a plus besoin de se défendre (21,25). Dieu et son Christ, l'Agneau sont au centre de tout et pour toujours (21,3-4) : ils tiennent lieu de temple, de lumière (22,5) et de vie grâce au fleuve qui irrigue et arrose tout sur son passage (22, 1-2). Cette ville descendue du ciel vient bien de Dieu, mais elle n'écrase pas la présence humaine. Sur ses portes, sont inscrits les noms des douze tribus, c'est-à-dire le peuple de Dieu en sa totalité (21,12). Quant aux fondations chatoyantes et multicolores, elles portent le nom des apôtres de l'Agneau (21,14). La liste des pierres précieuses de la construction (21,19-20) est un rappel des pierres qui ornaient un des vêtements du Grand Prêtre (Ex 28,15-30). Tout le matériau humain est reconverti au service de la beauté de la cité et de la gloire de Dieu.

Avec l'Apocalypse, la Bible chrétienne s'achève sur la réalisation de toutes les promesses, la fin de toute souffrance, la joie des hommes en présence de Dieu et de l'Agneau. Soulignons une dernière image qui renvoie au premier livre des Écritures : l'arbre de vie planté au milieu de l'Eden dont le péché avait fermé l'accès aux hommes (Gn 3,22-24), est désormais planté au bord du fleuve de vie pour donner du fruit en toute saison (22,2). Le plus étonnant, c'est certainement de savoir que cette folle espérance est portée par une insignifiante communauté chrétienne persécutée au cœur du grand empire romain et confiante dans la victoire de la croix ! Comme souvent dans la Bible, c'est le cri des pauvres qui porte les promesses de Dieu : *« Ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion ce qui est fort ! »* (1 Co 1,27).

5. TEMPS DE PARTAGE

Comme Israël, comme les chrétiens de l'Apocalypse, avons-nous vécu ou été témoins d'une espérance jaillie du plus profond de la souffrance et du non-sens de l'existence ?

6. TEMPS DE PRIÈRE

Reprendre le cri d'espérance du croyant exilé au psaume 41 (numérotation de la liturgie).

Finir avec le chant *En Toi Seigneur mon espérance !* (G 7). On peut écouter ce chant interprété par Ecclesia cantic (concert du 18 février 2020).



7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Lire le livre de Qohéleth **5, 17-19 ; 8, 10-15 ; 9, 7-10 ; 11, 1-10**.
Souligner les mots « vanité », « joie », « bonheur ».

Lire **1 Co 1,18-2,5**. Mettre en parallèle ce qui est folie, ce qui est sage.



Reconstitution de Jérusalem et du temple d'Hérode, James Tissot, 1886-1894, Brooklyn Museum.



Rencontre 2

À quoi bon ?

Qo. 1 Co1

Anne Lemoine, diocèse de Nantes

Illustration : Île d'Yeu, chapelle de la Meule. ©Diocèse de Luçon.

1. CHANT À L'ESPRIT

Envoie ton Esprit, Seigneur (Raoul Mutin, Jo Akepsimas)

**R/ Envoie ton Esprit, Seigneur
Fais de nous un peuple de frères
Envoie ton Esprit, Seigneur
Renouvelle la face de la terre.**

Seigneur de la Vie, Envoie ton Esprit.
Toi, le Dieu Très-Haut, Envoie ton Esprit.
Fais nos cœurs nouveaux, Envoie ton Esprit.

Tu sais nos déserts, Envoie ton Esprit.
Toi qui es le puits, Envoie ton Esprit.
Source qui jaillit, Envoie ton Esprit.

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

Quel est le Dieu de Qohéleth ? Ce livre, présent dans la Bible hébraïque, est, au III^e siècle avant Jésus-Christ, à la croisée de la religion juive et de la culture grecque. Qohéleth fait peu référence à l'héritage religieux d'Israël, mais il s'appuie sur la Sagesse pour analyser la réalité du monde. Il cherche à rendre compte de la place de l'humain dans le cosmos, du sens du devenir humain. Le livre s'ouvre (1, 2-3) et se ferme (12, 8) sur le thème de la buée, de l'éphémère ou de l'inconsistant, ce que le français traduit par la formule « vanité des vanités ». L'Homme est confronté au temps qui passe, aux générations qui oublient tout ce qu'ont fait les précédentes, au mystère de la destinée. La vie de l'Homme se caractérise par sa fragilité et une précarité amplifiée par la violence : tout est néant, vide de sens et de satisfactions, un « chapelet de buées » !

Alors, quel sens donner à l'agir humain ? L'Homme peut-il échapper à l'absurdité de son existence, à l'angoisse de vivre ? Qohéleth démonte avec lucidité tous les fantasmes d'avoir, de pouvoir et de savoir pour inviter l'Homme à se concentrer sur le « vivre ». Vivre est un don qui nous est fait par un Dieu bon qui pense la vie bonne pour nous. C'est à l'inattendu du don de la joie que l'Homme doit s'abandonner pour s'ouvrir à l'accomplissement de lui-même. La « joie » donnée au sage est la réponse du Tout Autre au questionnement sur la condition humaine.

Au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, la communauté chrétienne de Corinthe est à l'image de la diversité de la population de cette grande cité cosmopolite. Lieu de passage incontournable pour les échanges terrestres et maritimes en Grèce et dans le bassin méditerranéen, c'est une ville prospère et attractive autant réputée pour être un lieu de débauche qu'un grand centre de réflexion philosophique.

La pluralité des cultes reflète la variété des origines géographiques et sociales des habitants de Corinthe. La communauté des chrétiens nouvellement convertis s'est divisée en chapelles, se référant à de multiples prédicateurs, Paul, Apollos, Pierre ou même Christ ! (1 Co 1,11-12). Cette concurrence entraîne divisions et disputes entre les Corinthiens et porte atteinte à la position unique du Christ, seul sauveur. Paul qui vit à Éphèse (vers 54 ap. J.-C.) a été alerté et intervient pour répondre aux questions, tenter de résoudre les conflits de cette nouvelle Église en quête d'identité et de points de repère.

Pédagogue, il argumente et, recadrant le rôle des prédicateurs, il dégage l'unique fondement sur lequel chacun doit bâtir son propos : Jésus-Christ (1 Co 1,4. 6-9). En 1 Co 1, 17, verset charnière, Paul introduit sa réflexion sur le fondement de la foi par une magnifique page développant l'opposition entre sagesse humaine et folie de la croix.

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Le livre de Qohéleth 5, 17-19 ; 8, 10-15 ; 9, 7-10 ; 11, 1-10 et 1 Co 1,18-2,5

4. DES CLEFS DE LECTURE

« Vanité des vanités, tout est vanité », dit Qohéleth

Qohéleth a éprouvé la pensée de l'éphémère et de l'inconsistance fondamentale de toutes choses qui, au III^e siècle avant notre ère imprégnait la philosophie grecque et celles venues de l'Inde. Tout ce qui fait le vécu de l'homme dans sa vie quotidienne comme spirituelle est empreint de pessimisme. « *Quel profit l'homme retire-t-il de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?* » (Qo 1,3) Tout s'efface, tout est illusoire et ce « rien » semble nier l'affirmation de l'existence d'un Dieu transcendant et créateur. Partageant la foi juive de son peuple, Qohéleth rappelle que la fragilité humaine est installée dès le début de la Bible quand le nom donné à Abel, s'écrit justement *hèvèl*, buée en hébreu. Abel, que son frère tuera, n'est qu'une buée, un rien (Qo 3, 18-19 ; 4, 4). L'usage du *hèvèl* vaut pour les relations des êtres humains avec le monde, avec les autres et avec Dieu.

Alors où trouver le sens de la vie, de sa vie et de son action ? Qohéleth découvrira la réalité possible de Dieu dans la métaphore de la joie, au-delà de l'éphémère radical de la condition humaine (le mot « joie » apparaît 17 fois dans le livre). La joie, qui survient de manière imprévue est un don qui surgit dans l'instant d'une rencontre, dans la grâce du don de la vie.

Dans les trois grandes parties de l'œuvre, on trouve une invitation à accueillir la joie comme don de Dieu au sein même de la réalité inconsistante :

1) Qo 4,1-7,15 : la joie est réponse de Dieu (Qo 5,17-19 ; 9,9).

La joie, enracinée au milieu de la réalité humaine dans les choses simples de la vie et reçue comme don de Dieu, donne accès à un au-delà de l'absurde.

2) Qo 7,16-9,12 : l'éloge de la joie dans l'impossibilité de comprendre ni de maîtriser sa vie (Qo 8,15 ; 11,8).

En dépit d'un désir de connaissance jamais assouvi et de l'incapacité à discerner le dessein de Dieu, l'Homme bénéficie de cette disposition intérieure qui est comme un signe du Tout Autre et qu'il lui faut discerner.

3) Qo 9,13-12,8 : la joie est présente dans l'éphémère (11,7-8).

Qohéleth sait que la sagesse a ses limites, qu'il est impossible de connaître les plans divins et que la vieillesse est sombre. Accueillir les bons instants de la vie, profiter du bonheur fugace sont des moments qui trouvent leur origine en Dieu.

En l'absence de perspective de toute vie future, échouant à donner sens à l'existence, Qohéleth se concentre sur le « vivre ». Il ne s'attache ni à l'orientation, ni à la signification de la vie, mais aux sensations éprouvées par le corps et l'âme. Il faut profiter pleinement des plaisirs transitoires car ils sont des temps donnés par Dieu pour le bonheur de l'Homme.

La « parole de la croix » ou la puissance de la faiblesse divine

La folie de la croix surmonte ce manque de perspective existentielle, en offrant au croyant une orientation, un sens qui dépasse les sensations du présent. Dans son adresse aux Corinthiens, Paul introduit son discours sur l'importance de la croix, en notant qu'il a évangélisé sans avoir recours à la sagesse humaine (v. 17). Face à des interlocuteurs un peu perdus et divisés, il répond à la question : comment trouver Dieu ? Dès le verset 18, l'enjeu du salut est clairement associé à la manière dont chacun se situe vis-à-vis de « la parole de la croix ». La mort sur la croix heurte pleinement les deux cultures, grecque et juive (v. 22) et c'est cet événement scandaleux, totalement étranger aux représentations de l'époque, que Paul transforme en révélation du salut : la nature déconcertante de la puissance de Dieu se donne à voir dans la faiblesse de Jésus-Christ crucifié (v. 23-24). Dieu est marqué par une faiblesse radicale et cette faiblesse est d'une audace inouïe.

Pour convaincre ses interlocuteurs, Paul met en tension une série de couples de mots au sens contradictoire et de leur mise en relation vont surgir des potentialités nouvelles : *folie / puissance* (1,18 et 1,23-24), *folie / sagesse* (1,20-23 et 25a), *faiblesse / force* (1,25b et 27b), *faiblesse / puissance* (2,3), *faiblesse / sagesse* (2,3-4), *sagesse / puissance* (2,5).

- **1,18 et 1,23-24 :** pour « nous », les croyants, la croix est puissance de Dieu, mais elle est en même temps, folie pour les païens, car signe de honte attaché au crucifié,
- **1,20-23 et 1,25a :** la sagesse des Hommes (le monde) est en fait folie, tandis que la folie de Dieu est sagesse, « plus sage que les hommes »,

- **1,25b et 1,27b** : la faiblesse de Dieu, sans être qualifiée de « forte » est « plus forte que les hommes » ; la faiblesse de Dieu est puissance (*dunamis*) plutôt que force (*ischuos*).
- **2,3** : la faiblesse de l'apôtre est à l'image de la faiblesse de Dieu,
- **2,3-4** : la sagesse des Hommes n'est pas appuyée sur la puissance de l'Esprit, venant de Dieu,
- **2,5** : la sagesse (folle) des Hommes s'oppose à la puissance de Dieu. La sagesse des Hommes est folie et la folie de Dieu est sagesse.

Nous comprenons donc que la faiblesse et la puissance sont du côté de Dieu, car en Dieu, la puissance suppose la faiblesse. La force est du seul côté de l'Homme, mais elle est confondue par plus forte qu'elle : la folie et la faiblesse de Dieu. La force du monde est simple contrainte. Elle est sans puissance (sans souffle dynamique) car elle n'est marquée ni par la faiblesse ni par la limite. C'est lorsqu'elle fait l'expérience de la faiblesse qu'elle peut devenir puissance, c'est-à-dire dynamique et porteuse de vie, « par la puissance de l'Esprit ».

Le Messie attendu, quel qu'il soit, a souvent pris figure de « force ». Or l'évangile de la croix s'oppose radicalement à ce que la religiosité juive ou païenne pensait ou attendait de Dieu. Paul met en évidence que c'est dans la mort de Jésus, lue à la lumière de l'événement pascal, que se joue l'essentiel de la libération et du salut : la puissance du Père se donne dans l'extrême fragilité du Fils et la croix apparaît comme le signe par excellence de la réalité de l'amour du Père (1, 21).

La croix déconstruit tout discours convenu sur Dieu et invite à une conversion radicale. En parlant de Dieu d'une façon nouvelle, elle parle aussi de l'Homme : à l'amour de Dieu manifesté par et sur

la croix, le croyant est invité à répondre dans un même élan d'amour et de don (3,9). Entrer dans l'inouï de Dieu, c'est « être dans le Christ Jésus » (1,30), c'est déplacer son regard sur Dieu et s'ouvrir à une autre compréhension de l'existence et de l'espérance.

5. TEMPS DE PARTAGE

La tentation du scepticisme est une attitude fréquente de la société contemporaine. Comment, à la lumière de Qohéleth, pouvons-nous discerner la présence du Tout Autre qui donne souffle et vie au-delà des doutes et des épreuves ? D'une manière générale, savons-nous accueillir les bienfaits de la vie comme don de Dieu ?

6. TEMPS DE PRIÈRE

Lire **Ph 2,1-11** : Paul nous invite à relire encore le « scandale » de la croix à la lumière de l'amour du Père et du Fils pour toute l'humanité.

7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Lire **Job 1-2**. Ce texte nous semble-t-il actuel ? Oui ? Non ? Pourquoi ?

Mt 6, 25-34, ce texte est-il trop dur à appliquer au quotidien ?



Edvard Munch, *Le soleil*, 1912, huile sur toile, 123 × 176.5 cm, Oslo, Norvège, Munchmuseet. CC BY 4.0 Munch Museet



Job XLc 124v.

Rencontre 3

Dieu l'a voulu : vraiment ?

Job 1-2. Mt 6, 25-34

Mathilde Bellanger Finot, diocèse de Nantes

Illustration : William Blake, *Dieu répond à Job depuis un tourbillon*, gravure, 1805.

1. CHANT À L'ESPRIT

L'hymne «*Day by Day and with Each Passing Moment*»

de Carolina Sandell

Jour après jour et à chaque instant,
Je trouve la force de faire face à mes épreuves ;
Confiant dans la sagesse de mon Père,
Je n'ai aucune raison de m'inquiéter ou de craindre.
Celui dont le cœur est d'une bonté sans borne
Donne à chaque jour ce qu'il estime être le meilleur...
Avec amour, sa part de douleur et de plaisir,
Mêlant le labeur à la paix et au repos.

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

Les écrits de sagesse dans la Bible sont 11 livres : Psaumes, Job, Proverbes, Ruth, Cantique, Qohélet, Esther, Judith, Tobie, Sagesse et Siracide ; mais la sagesse est avant tout un art de vivre, une façon de concevoir l'existence individuelle, familiale, sociale et religieuse.

Les écrits de sagesse ont été écrits après le retour d'exil (-538) mais le courant de sagesse est aussi vieux que le peuple. La sagesse est d'abord populaire même si des lettrés y participent (livre de sagesse sous le patronage du roi Salomon par exemple).

Le livre de Job vient d'un conte primitif qui date du second millénaire avant notre ère, de la période de domestication du dromadaire (Job 2,3). Ce conte originel en prose vient d'Édom, pays peuplé de descendants d'Esau et se recompose en soudant le début et la fin du livre. Le centre du livre de Job, en poésie, a été ajouté

vers le 5^e siècle. Dans l'espace entre les deux morceaux du conte, un auteur insère des monologues et des dialogues (les trois amis de Job et Dieu lui-même).

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Lire **Job 1-2** et **Mt 6, 25-34**.

4. DES CLEFS DE LECTURE

Clefs de lecture pour Job 1-2

D'après la prédication de Béatrice Cléro-Mazire du 15 mars 2020, à l'Oratoire du Louvre.

Le livre de Job est sans doute le livre qui traverse le mieux toutes les frontières de langues, de cultures et de convictions. Job est le personnage le plus universel de la Bible. « *Dans tout l'Ancien Testament, il n'y a pas une figure que l'on approche avec autant de confiance, de franchise et de soulagement humain que Job, parce que tout est si humain en lui, parce qu'il se trouve aux confins de la poésie* », écrit Søren Kierkegaard dans la Reprise. Quand Dieu lui-même est présenté de façon partielle par les auteurs bibliques, Job, lui, est l'homme auquel chacun peut s'identifier. Job n'est pas un Israélite : il vient d'une contrée qu'on apparente à Edom ; il ne peut donc pas être considéré comme le champion d'une religion particulière. Il est le « craignant Dieu », celui qui observe les préceptes de fidélité à l'égard d'un Dieu infiniment plus puissant que l'être humain.

Étrange croyant que ce croyant-là. Étrange livre que ce livre-là. Tout y est dérangeant, agaçant quoique d'une sincérité absolue. D'abord il y a ce Dieu qui indique Job à l'Adversaire ; l'Adversaire est ce procureur qui semble accuser Dieu lui-même de n'être pas assez puissant pour être aimé toujours de ses fidèles. Le Satan joue le rôle de tentateur de la puissance de Dieu. Par deux fois, il va éprouver Job. La première fois en s'en prenant à ce qui lui est cher, et la deuxième à sa patience propre. Dieu n'aurait-il pas pu cacher Job aux yeux de ce rôdeur qui cherchait une proie ? Mais non, comme un naïf ou comme un vaniteux, Dieu indique le juste et tente l'Adversaire en lui présentant la vertu de Job. Et puis, il y a la réaction de Job, face à la perte de ses enfants : « *Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni.* » Est-ce là la fidélité et la foi ? Est-ce ce Dieu-là qu'il faut aimer ? Mais Job aime son Dieu et ne veut pas se rebeller contre son créateur. Et enfin, il y a la deuxième fois, le défi dangereux, l'orgueil des puissants qui veulent savoir jusqu'où tiendra le faible. Et dans cette deuxième épreuve, seule la vie sera laissée à Job. Mais n'est-ce pas pire encore ? Job, dans son cri de souffrance, ne tardera pas à demander la mort.

Mais alors cette fable cherche-t-elle réellement à répondre à la question du mal ?

L'ironie du livre de Job, c'est de réduire la souffrance humaine à un défi entre deux personnages transcendants, qui, par le fait même qu'ils jouent, les rend plus enfantins et plus naïfs que n'importe lequel des humains avec lesquels ils jouent. Pourtant, c'est le fait même que le lecteur soit tenu informé de ce jeu qui rend le livre de Job poétique. Car si, comme Kierkegaard, nous pouvons aisément nous identifier à Job, alors cette connaissance du « dessous des cartes » de l'infini, nous place, comme êtres humains, dans le rôle de jouets du destin. Et la question que pose le livre n'est alors plus la même. La situation de Job n'est plus celle de l'homme qui

souffre, mais plutôt celle de l'homme qui éprouve sa foi à la brûlure de la souffrance. Job ne joue pas. Il éprouve la douleur, le cri dans le désert, l'expérience de l'abandon. Il ne tombe pas dans le piège diabolique que lui tend la division fondamentale de l'homme entre raison et foi, il ne cherche pas à rationaliser son malheur. S'il avait le loisir de le faire, il ne souffrirait déjà plus. Cette sincérité est ce qui sépare Job de ses amis. En décalage complet avec la souffrance vécue de Job, les amis cherchent des raisons, des équilibres entre faute et sanction, des secrets inavouables qui expliqueraient que Job soit ainsi pris à parti. Les « amis » de Job sont diaboliques, leur attitude est celle qui consiste à faire de Dieu un tyran et à utiliser ce tyran contre leur prochain. Par bien des côtés, leur vision de Dieu est blasphématoire. Ils semblent tous savoir les raisons de Dieu, ils sont pleins d'orgueil et de véhémence à l'égard de l'homme déjà à terre.

Où est l'amour du prochain ? Où est l'amour de Dieu ? N'est-ce pas la tentation de tout croyant que de croire que parce qu'il croit en Dieu, il connaît aussi les raisons divines ? N'est-ce pas là l'orgueil du croyant dont parle si bien la prière du Notre Père quand elle demande à Dieu : « Ne nous soumetts pas à la tentation. » Car qui est à l'abri de cette tentation de faire de Dieu son arme, sa justification et son jouet ?

Job est juste en cela qu'il ne sait pas pour Dieu, mais qu'il garde confiance dans l'alliance qui le lie à lui. Job atteint dans cette épreuve la relation entre sa finitude et l'infini de Dieu. Il est contraint d'endosser le manteau humain de son existence quand bien même il aurait foi en un Dieu qui l'aime et le crée. Job attend que Dieu lui parle, il souhaite cette expérience mystique où Dieu rencontre l'âme humaine, l'illumine d'une connaissance qui n'a rien à voir avec la raison. Dans sa « nuit obscure », Job aura la réponse de Dieu. Cette réponse n'est pas la réponse au *pourquoi* ? posé par Job ; cette réponse n'est pas à proprement parler une réponse, mais c'est une question,

qui, en étant posée avec justesse dans la circonstance, permet de revoir d'un autre point de vue la situation de l'homme qui souffre. Où étais-tu quand je créais le monde ? Job s'est trompé, il a cru qu'il pourrait connaître la vérité de Dieu. Il a cru qu'il pourrait expliquer l'œuvre de Dieu. Mais Dieu le reprend, le remet à sa place, sa place d'homme. Dieu sauve Job en lui épargnant la tentation de se prendre pour Dieu en comprenant ses raisons. On pourrait dire avec révolte : « Mais qu'a-t-il fait pour lui ? » Il lui a épargné la tentation que sa foi aurait pu lui tendre. Job ne saura jamais pourquoi il a tant souffert. Il sera seulement passé par une épreuve dans laquelle Dieu aura été présent. Notre humanité est fragile, et il n'est écrit nulle part que ce serait facile de vivre. Mais dans l'amour de Dieu, l'homme fragile peut trouver un vis-à-vis qui ne lui ment pas sur sa condition d'homme. Un vis-à-vis qui le relève dans sa dignité d'homme libre, débattant et demandant son droit. La révolte de Job était légitime ; son désespoir l'était aussi et personne autre que lui n'était autorisé à en juger. Job a interpellé Dieu et ses amis ont eu peur de cette foi si pure. Ils ne savaient pas que Dieu en silence espérait en Job, son champion. Ils ne savaient pas que Dieu reprendrait toute la vie de Job et la sauverait, parce qu'il croyait en lui plus encore que Job lui-même ne croyait en Dieu.

Clefs de lecture pour Mt 6, 25-34

Cette partie du sermon sur la montagne (versets 25-34) qui est dirigée contre les soucis de la vie matérielle, est la conséquence nécessaire (c'est pourquoi) de l'incompatibilité qu'il y a entre le service de Dieu et celui de Mammon (verset 24). La recherche inquiète de notre subsistance comme la possession des richesses nous empêche d'être tout entiers à notre seul Maître légitime. Son service implique une confiance absolue aussi bien qu'un complet détachement.

Être en souci ou s'inquiéter est la traduction d'un verbe grec qui signifie, par son étymologie, être partagé. Les inquiétudes qui tirent la pensée en sens contraire, sont l'effet d'un cœur partagé entre le ciel et la terre, troublé par le doute au jour de l'épreuve. Le remède à ce mal, c'est la confiance en Dieu que Jésus veut inspirer à ses disciples. C'est pour cela qu'il leur présente diverses considérations aussi élevées que puissantes.

Premier motif de confiance. Puisque la vie est plus que la nourriture qui l'entretient ; le corps plus que le vêtement qui le couvre ; celui qui a donné et conserve le plus, ne donnera-t-il pas le moins ?

Deuxième motif : les soins admirables de Dieu dans la nature et ce Dieu est votre Père ! – Les oiseaux du ciel, hébraïsme plein d'élégance. Dans leur vol léger et gracieux, les oiseaux paraissent nager dans l'azur du ciel. Votre Père les nourrit : pensée tirée des Écritures. Psaumes 104,27 ; 144,16. L'homme vaut plus qu'eux, par sa raison, par son âme, par la faculté qu'il a de connaître Dieu, de se confier en lui.

Troisième motif : l'inutilité, l'impuissance des inquiétudes, qui ne font au contraire qu'énerver les forces de l'âme. Nul ne peut, en s'inquiétant, ajouter une coudée à son âge, une heure au temps de sa vie, objet de ses soucis. Dieu en a déterminé la mesure (Psaume 38,5) nul n'y peut rien ajouter. Bien que le mot grec signifie aussi la taille, la stature, c'est à tort que la plupart des versions le rendent par un de ces termes.

On sait que toujours les inquiétudes se portent sur l'avenir. Or, le Seigneur aurait pu nous dire que cet avenir ne nous appartient pas, que nous ne le verrons peut-être jamais. Mais il dit autre chose. Non pas, selon nos versions ordinaires, que le lendemain prendra soin de ce qui le regarde, mais que le lendemain s'inquiétera de lui-même. C'est-à-dire (en conservant à ce verbe le même sens qu'aux

versets précédents) que le lendemain aura, par la force des choses, dans cette pauvre vie, ses propres sujets d'inquiétudes. « *Pourquoi veux-tu t'inquiéter au-delà d'aujourd'hui et prendre sur toi le mal de deux jours ? Contente-toi de celui que ce jour t'impose, demain t'apportera autre chose.* » Luther.

Cette interprétation est seule en harmonie avec cette dernière parole : au jour suffit sa peine, ou son mal, sa misère. Oui, ce mal de chaque jour suffit ; il est même souvent bien lourd pour notre faiblesse. Quelle compassion Jésus met dans ce conseil de ne pas y ajouter le mal du lendemain ! Il y a tant de circonstances et de situations dans ce monde qui nous causent de l'inquiétude. L'inconnu de ce que l'avenir nous réserve nous empêche souvent de dormir la nuit ou consume nos pensées d'anxiété ou d'inquiétude. Cependant, Jésus nous a dit de ne pas nous inquiéter du lendemain : « *À chaque jour suffit sa peine* » (Matthieu 6,34).

S'inquiéter de l'avenir est futile. Nous ne pouvons rien réparer en nous inquiétant. Nous ne pouvons pas non plus changer une circonstance ou un événement futur en nous inquiétant, tout comme nous ne pouvons pas augmenter notre taille en nous inquiétant. Un autre problème lié à l'inquiétude est qu'elle nous fait perdre de vue le jour présent. Jésus nous rappelle que chaque jour a ses propres problèmes et défis à relever, sans ajouter des problèmes hypothétiques qui pourraient survenir demain.

Jésus nous dit sur quoi nous devons nous concentrer aujourd'hui : Son royaume et sa justice (Matthieu 6,33). L'expression « *À chaque jour suffit sa peine* » ne signifie pas que nous n'avons pas de projets pour l'avenir, mais que nous choisissons de ne pas nous inquiéter ou d'être anxieux à propos du lendemain et de nous concentrer plutôt sur ce qu'Il nous appelle à faire aujourd'hui. Les difficultés de demain viendront demain, et quand elles surviendront, Dieu sera toujours là avec nous.

5. TEMPS DE PARTAGE

Au choix :

- Sommes-nous tentés d'expliquer les souffrances d'autrui ?
- Associons-nous souffrance et punition divine ?
- Avons-nous peur du lendemain ?
- Alors, Dieu a-t-il voulu les souffrances de Job ?
- Et Dieu nous veut-il heureux ?

6. TEMPS DE PRIÈRE

Cette belle prière du Padre Pio peut nous aider :

**“ Mon passé, Seigneur, à ta miséricorde,
Mon présent, à ton amour,
Mon avenir, à ta Providence ! ”**

7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Job 38-42. Lister les questions posées à Job par le Seigneur.

Lc 22,39-46. Relever les personnages du récit et leurs attitudes.



Rencontre 4

Réponds-moi !

Job 38-42. Luc 22

Marie-Hélène Amelin, diocèse de Nantes

Illustration : libre interprétation du *Cri* de Munch.

1. CHANT À L'ESPRIT

Toi qui maîtrises la tempête (Patrick Richard)

Ô viens, viens nous rassurer, toi qui maîtrises la tempête
Ô viens, viens nous apaiser, toi qui calmes les grands vents

1. Réveille-toi Seigneur, sors de ton silence,
Nous vivons dans la peur, et nous perdons confiance

2. Protège-nous Seigneur quand la mort menace,
Es-tu bien le sauveur dont nous suivons la trace ?

3. Où allons-nous Seigneur quand la nuit s'impose ?
Devant tant de malheurs feras-tu quelque chose ?

4. Entendras-tu Seigneur nos cris, nos prières ?
Nous croyons dans nos cœurs que tu es la lumière.

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

« Réponds-moi ! » Voici un cri poussé vers Dieu dans la prière pour qu'il agisse en notre faveur. Un cri d'espoir, car le priant espère être exaucé dans un délai si possible court, et que Dieu fasse advenir un « autrement » qui réponde à son désir. « Guéris-moi ! », « Fais que je trouve un travail ! », « Sauve-moi ! » Parfois, c'est une explication que le priant réclame : « Pourquoi moi ? C'est injuste ! »

Un cri d'espoir qui devient un cri d'espérance quand le priant, au-delà de son désir pressant, tend son cœur vers le Seigneur et entre dans la confiance. L'espérance ne s'éteint pas avec l'échec. L'espoir est inquiet, l'espérance est confiante.

« L'espérance chrétienne est fondée sur la certitude que rien ni personne ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu », écrit le pape François (SNC n°3). Elle tient dans la certitude d'avoir été créé par amour, sauvé par amour, et aimé infiniment par Dieu d'un amour éternel, appelé à vivre en sa présence dans la joie éternelle. Cette assurance est donnée par le Christ, dans son discours d'adieu, quand il dit à ses apôtres : *« Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; sinon, vous aurais-je dit : "Je pars vous préparer une place" ? Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi. »* Ainsi, le chemin qu'il est sur le point de prendre et qui va le mener jusqu'à la croix va lui permettre de leur préparer une place dans la présence même de Dieu. Sur la croix, Jésus sauve l'humanité du fossé qui la séparait de Dieu. Par la mort de Jésus sur la croix, nous avons notre place dans la maison du Père et le sens de notre vie, c'est de nous y préparer.

Et donc, si notre vie a un sens, cela change, par conséquent, notre façon d'agir dans le présent. *« Voilà pourquoi l'espérance ne cède pas devant les difficultés ... Elle permet ainsi d'avancer dans la vie. »*, affirme le pape François (SNC¹ n°3). L'espérance, ce n'est pas fuir le présent pour se projeter dans un futur meilleur, mais c'est vivre le présent qui advient, c'est traverser les épreuves avec le Seigneur, dans la confiance. L'espérance change notre présent, l'espérance, c'est pour aujourd'hui. *« Il ne faut pas que vous soyez abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance »*, nous exhorte saint Paul (1Th 4,13).

L'espérance est une vertu que nous pouvons faire grandir en nous de différentes manières. *« Un premier lieu essentiel d'apprentissage de l'espérance est la prière. Si personne ne m'écoute plus, Dieu m'écoute encore. Si je ne peux plus parler avec personne, si je ne peux plus invoquer*

1. Pape François, *Spes Non Condundit* - Bulle d'indiction du jubilé ordinaire de l'année 2025.

personne – je peux toujours parler à Dieu. S’il n’y a plus personne qui peut m’aider – là où il s’agit d’une nécessité ou d’une attente qui dépasse la capacité humaine d’espérer, Lui peut m’aider. Si je suis relégué dans une extrême solitude (...); celui qui prie n’est jamais totalement seul.» (SS¹ n° 32) Ainsi, là où il n’y a pas d’espoir humain raisonnable, le Seigneur peut aider à vivre ce qui se présente, dans la certitude que Dieu tient tout dans sa main.

Une autre manière de faire grandir l’espérance consiste à poser des actes d’amour. C’est ainsi affirmer que nous croyons que l’amour vaincra et que nous choisissons dès aujourd’hui de contribuer à faire advenir le Royaume, même si cette contribution paraît insignifiante. *«Tout agir sérieux et droit de l’homme est espérance en acte. Il l’est avant tout dans le sens où nous cherchons, de ce fait, [...] par notre engagement, à apporter notre contribution afin que le monde devienne un peu plus lumineux et un peu plus humain»* (SS n° 35).

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Livre de Job : **Job 38-42.**

L’agonie de Jésus à Gethsémani : **Lc 22,39-46.**

4. DES CLEFS DE LECTURE

Livre de Job : Job 38-42

Le livre de Job, c’est l’histoire d’un homme *«intègre et droit, qui craint Dieu et s’écarte du mal»* (Jb 1,1). Il est riche d’une descendance et de beaucoup de biens. Un jour, sans qu’il en connaisse la raison, il

1. Pape Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe Salvi* aux évêques, aux prêtres et aux diacres, aux personnes consacrées et à tous les fidèles laïcs sur l’espérance chrétienne.

perd tout ce qu'il possédait et pour finir, il est frappé de lèpre. À sa femme qui lui conseille de maudire Dieu puis de mourir, il répond : *« Si nous accueillons le bonheur comme venant de Dieu, comment ne pas accueillir de même le malheur ? »* (Jb 2,10)

Puis trois amis de Job arrivent de l'Orient, *« pour le plaindre et le consoler »* (Jb 2,11). Avec Job, ils vont dialoguer longuement (Jb 3-30) ; la question centrale de leurs échanges est la suivante : Dieu est-il juste et gouverne-t-il le monde avec justice ? Dans ce cas, comment expliquer les souffrances de Job ?

Car, selon le principe de la rétribution ayant cours dans le Proche Orient ancien, les bonnes actions sont immédiatement récompensées par du bonheur, de la richesse, de la santé, une grande famille... alors que les mauvaises actions attirent le malheur. Et réciproquement, si quelqu'un est malheureux, c'est que Dieu le punit pour ses mauvaises actions. Ainsi, l'épreuve de l'exil à Babylone trouve sa justification dans le fait que le peuple élu n'a pas respecté l'alliance passée avec Dieu.

Or Job sait qu'il est resté intègre. Le voici donc en proie à un grand sentiment d'injustice, d'autant plus douloureux que ses amis lui disent qu'il a dû beaucoup pécher pour mériter tout ce malheur. Job en vient à douter de la justice de Dieu et de la manière dont il gouverne le monde. Cependant, il ne cesse d'affirmer son innocence, et s'adresse continuellement à Dieu pour le questionner : *« Mes amis se moquent de moi, mais c'est vers Dieu que pleurent mes yeux »* (Jb 16,20), *« Vers toi je crie, et tu ne réponds pas »* (Jb 30,20). À bout de patience, Job implore Dieu une dernière fois pour qu'il lui réponde : *« Si j'avais seulement quelqu'un pour m'écouter ! Voilà mon dernier mot. »* (Jb 31,35) La longueur des chapitres de discussion avec ses amis suggère au lecteur que la réponse de Dieu s'est faite attendre longtemps. Cependant, à aucun moment, Job ne s'est détourné de Dieu,

n'a renoncé à lui parler, à le supplier même, parfois avec des accents de colère. Au fond de son angoisse, il est resté en lien, il a gardé l'espérance d'obtenir une réponse, un salut...

À ce cri, Dieu répond enfin, comme s'il n'éprouvait pas Job au-delà de ce qu'il peut supporter (Jb 38,1). Il ne donne pas à Job la raison de ses souffrances, mais il lui montre que rien n'échappe à la connaissance divine. Job comprend qu'il a une vision très partielle de la complexité du monde, qui est bon mais imparfait, et qui n'a pas vocation à empêcher la souffrance. *«Moi qui suis si peu de chose, que pourrais-je te répliquer ? Je mets la main sur ma bouche.»* (Jb 40,4, également .42,2-6) Il a maintenant l'assurance qu'il est dans la main de Dieu même quand il souffre. On peut noter que quelques versets suffisent à Job pour revenir à Dieu de tout son cœur ; quelques paroles justes d'humilité et de repentance effacent des chapitres entiers de récriminations !

L'agonie de Jésus à Gethsémani : Lc 22,39-46

«Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe» (v42) Cri d'espoir adressé au Père, pour que, si c'est possible, le Salut advienne sans souffrance. Car Jésus connaît la profondeur de la haine et de la barbarie qui vont se déchaîner contre lui : souffrance morale, souffrance physique... Il y aura les humiliations, les trahisons, les injures, les coups, la crucifixion et pour finir la mort. Le ciel demeure sourd à cette supplique, Jésus n'est pas exaucé sur ce point : la souffrance ne lui sera pas épargnée.

«Cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne !» (v42) Cri d'espérance adressé au Père où le Fils s'en remet à lui et accepte le prix à payer pour le Salut du monde. Au-delà de la souffrance qu'il va endurer, il y a la résurrection, la victoire sur les forces du mal et

c'est là, le sens de son Incarnation et de sa vie. Alors Jésus s'abandonne dans une confiance absolue au Père qui ne l'abandonnera pas. Désormais, le salut est tout proche ; pour toute l'humanité, c'est lui, Jésus, l'espérance.

À ce cri de reddition lancé vers le Père, répond l'apparition d'un ange, qui le fortifie, comme ces personnes qui, aujourd'hui encore, sont attentives à la détresse autour d'elles, qui délivrent une parole d'encouragement, de compassion... parole qui se fait proche mais n'enlève pas la détresse. Jésus est en proie à une angoisse extrême et sa réponse est de prier plus fort. Les deux versets 43 et 44 ne figurent pas dans tous les manuscrits de l'évangile de Luc. Certains exégètes avancent l'hypothèse qu'ils ont été ajoutés pour lutter contre le docétisme, hérésie des premiers siècles, selon laquelle le Christ n'avait que l'apparence d'un Homme mais qu'il n'avait pas de nature humaine ; ainsi, selon les docètes, le Christ n'aurait pas vraiment souffert. Saint Irénée, entre autres, s'est servi de ces deux versets pour tenir la double nature humaine et divine du Christ et affirmer qu'il n'a pas « fait semblant » de souffrir. Quant à suer des larmes de sang, cette réaction physique est attestée par la médecine en cas d'anxiété sévère.

Dans le rude combat qu'il mène, Jésus a pour arme la prière. Il se prépare à la Passion en veillant et priant. En arrivant au mont des Oliviers, il a fait cette demande à ses disciples : « *Priez pour ne pas tomber au pouvoir de la tentation.* » (v40) et il réitère son avertissement quand il les trouve endormis. Sa prière le garde de la tentation de la fuite, de la désertion ; elle ne lui enlève pas la tentation, mais elle le garde d'y entrer, d'y succomber. Les disciples, quant à eux, dorment et omettent de prier : ils ne seront pas prêts à l'heure de l'épreuve à accompagner le Maître dans sa montée au Calvaire ; dans les autres évangiles synoptiques, il est écrit qu'ils prendront la fuite (Mt 26,56 et Mc 14,50). Ils comprendront cet avertissement

du Christ après la Résurrection et ils suivront sa recommandation ainsi que le montre la fin de l'évangile de Luc : *« Et ils étaient sans cesse dans le Temple à bénir Dieu »* (Lc 24,53). Dans le livre des Actes des Apôtres, on voit qu'ils en ont pris l'habitude : *« Tous, d'un même cœur, étaient assidus à la prière... »* (Ac 1,14).

5. TEMPS DE PARTAGE

À l'invitation du pape Benoît XVI (*Spe Salvi* n° 10), interrogeons-nous : *« Nous devons à présent nous demander de manière explicite : la foi chrétienne est-elle aussi pour nous aujourd'hui une espérance qui transforme et soutient notre vie ? Est-elle pour nous "performative" – un message qui forme de manière nouvelle la vie elle-même, ou est-elle désormais simplement une "information" que, entre temps, nous avons mise de côté et qui nous semble dépassée par des informations plus récentes ? »*

Quelle conséquence en tirer, aujourd'hui, à titre individuel ou collectif ?

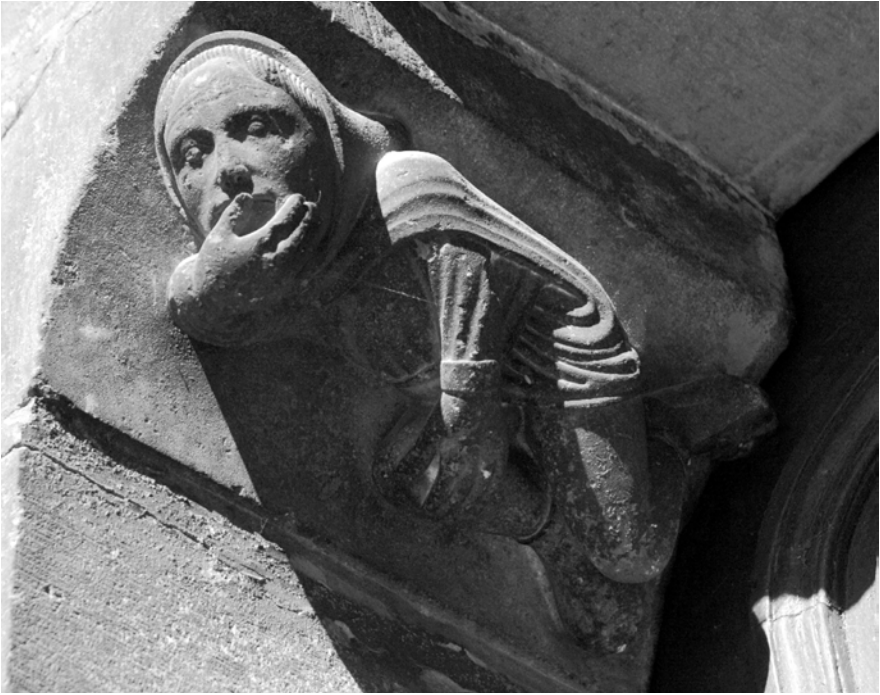
6. TEMPS DE PRIÈRE

Psaume 62.

7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Lire **1R9,1-5** et **Jr 15,10.15-21**. Relever les mots que les prophètes Elie et Jérémie utilisent pour marquer leur découragement.

Lire **Lc 8,18 – 9,50**. Noter les gestes de Jésus qui révèlent progressivement son identité et la réaction de ses disciples.



Gargouille à la cathédrale Notre-Dame de Senlis (Oise).

Photo : Rama (travail personnel), CC BY-SA 2.0 fr, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=7259890>



Rencontre 5

Maudit soit le jour de ma naissance !

1 R 9. Jr 15. Luc 8.9

Claire Yon, diocèse d'Angers

Illustration : *Jésus prêchant*, Carl Bloch, 1877, d'après une gravure de Gustave Doré.

1. CHANT À L'ESPRIT

Glorificamus Te (Emmanuel)

Veni Sancte Spiritus, (ter) Glorificamus te !

1. Viens, Esprit de Dieu, et nous serons humbles et pauvres.
Viens nous apprêter à hériter de ton Royaume.
Viens nous fortifier dans la douleur et dans l'épreuve.
Viens nous abreuver de ton eau vive.

3. Viens, Esprit de Dieu, et sanctifie nos sacrifices.
Viens nous soutenir dans nos combats pour la justice.
Viens, rends nos cœurs purs et nous verrons l'éclat du Père.
Viens, éclaire-nous de sa lumière.

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

« *Nul n'est prophète en son pays* » nous dit l'expression populaire, dont les racines remontent aux évangiles de Matthieu (13,57), Luc (4,24) ou Jean (4,44). Ces quelques mots synthétisent bien la situation des prophètes qui, tout au long des récits bibliques, de Moïse à Jean-Baptiste, vont être en butte à l'hostilité de leurs contemporains. L'annonce de la Parole de Dieu dérange, surtout quand elle bouscule le confort de l'auditoire.

Parmi eux, le prophète Jérémie a particulièrement souffert. Il faut dire qu'il apparaît au moment où le peuple juif connaît une période extrêmement difficile, déjà évoquée au cours de la première rencontre. Jérémie, « celui que Dieu a établi » naît à quelques kilomètres au nord de Jérusalem, dans le Royaume de Juda, aux

alentours de 650 avant Jésus-Christ. L'Assyrie, considérée comme l'«homme fort» de la région depuis plusieurs siècles, est en plein déclin, et Juda jouit d'une large indépendance. Or, la menace d'une autre puissance se profile, celle de Babylone. Désigné par Dieu dès sa jeunesse (Jr 1,5 : *«Avant même de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les nations.»*), Jérémie n'a de cesse d'alerter ses contemporains sur une invasion qui ravagera le pays (Jr 56,15-17), à moins que le peuple, et surtout ses dirigeants, ne sortent de leur illusion de tranquillité, et ne se convertissent à Dieu en se détournant de leur péché d'hypocrisie religieuse (Jr 3,10). Le Salut viendra d'une alliance nouvelle, inscrite «sur leur cœur» (Jr 31,31-34).

Mais la parole portée par Jérémie, d'une double dimension religieuse et politique, est inaudible. Les élites, le peuple, préfèrent se débarrasser de Jérémie en l'emprisonnant (Jr 37,12-16 : dans un cachot) et accorder leur confiance aux faux prophètes qui promettent un avenir facile (Jr 28 : la querelle avec Ananie).

Les événements donneront pourtant raison à Jérémie. En 597, Jérusalem est prise par les Babyloniens. Une coopération est encore possible avec les nouveaux maîtres de la région, mais les mauvais choix politiques des élites juives conduisent les envahisseurs à déporter une partie de la population et surtout à détruire le Temple en 587. Loin de reconnaître la justesse de ses prophéties, le peuple continue d'en vouloir à Jérémie, ses paroles défaitistes étant, selon lui, en partie responsables de la catastrophe. Le prophète finira par être emmené, contre son gré, en Égypte par un groupe de ses compatriotes fuyant la domination babylonienne (43,5-7).

Il s'agit d'un contexte historique qui peut se rapprocher de celui que Jésus connaîtra quelques siècles plus tard. Israël est désormais une terre occupée par les Romains et les Juifs attendent avec impa-

tience le Messie promis qui les libérera du joug de l'opresseur. Mais comme pour Jérémie, la bonne nouvelle annoncée par le Christ ne correspond pas à leurs espoirs. Et comme Jérémie, le Christ fait face à l'incompréhension de ses contemporains, provoquant hostilité et colère. La grande section qui court de Lc 8,18 à Lc 9,50, et dans laquelle Jésus révèle progressivement son identité aux foules et à ses disciples, montre à quel point la distance est grande entre les attentes du peuple et les exigences de la Parole.

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Lire **Jr 15,10 et 15-21 ; Jr 20,14-18.**

Lire **Lc 9,18-36.44-45.**

4. DES CLEFS DE LECTURE

Du découragement à l'espérance

Face à la haine toujours grandissante de ses contemporains, rien de surprenant à ce que Jérémie remette régulièrement en cause sa vocation prophétique, allant même jusqu'à regretter d'avoir été mis au monde. Comme d'ailleurs l'a fait avant lui le prophète Elie, s'enfuyant au désert devant les menaces de Jézabel (1R19,1-5).

Les versets que l'on vient de lire font partie de ce que l'on appelle les « confessions de Jérémie ». À plusieurs reprises, le prophète dévoile ses angoisses, ses combats et ses tentations dans des dialogues intimes avec les Seigneur. Comme en 11,18-23 ; 12,1-5 ; 17,14-18 ; 18,18-23 et 20,7-13.

La tension qui va accompagner toute sa mission est présente dès le premier appel. Si Jérémie essaie d'échapper à l'interpellation divine par une supplication (1,6: Et je dis: «*Ah! Seigneur mon Dieu! Vois donc: je ne sais pas parler, je suis un enfant!*»), c'est parce qu'il a conscience que la mission qui lui est confiée sera éprouvante. Il sait que sa vie de «porte-parole» divin va être marquée par la souffrance. L'ampleur de la tâche l'écrase.

D'où ces tumultes intérieurs qui l'agitent en permanence et qui se manifestent notamment dans ce chapitre 15. Jérémie est épuisé de proclamer en vain la Parole. Pourquoi les hommes ne l'accueillent-ils pas, pourquoi lui sont-ils hostiles? Il ne convainc pas, il agace. Même les siens se détournent de lui (11,18-23), son existence n'est plus que tristesse et découragement.

Jérémie se réfugie dans la prière, dans une supplication qui dévoile les tréfonds de son âme. Le début du verset 10, qui le voit maudire sa naissance (tout comme 20,14: «*Maudit soit le jour où je suis né! Le jour où ma mère m'a enfanté, qu'il ne soit pas béni!*») montre à quel point sa souffrance est grande et le pousse à des propos excessifs, presque blasphématoires. Mais comment rester impassible devant les accusations qui sont portées à son encontre? Il se comporte en juste, et il est plus maltraité que celui qui s'endette. Alors il s'impatiente, se met en colère. Pourtant le v16 nous montre l'intensité avec laquelle Jérémie a été saisi par la Parole divine, il l'a «dévorerée», tout son être en a été enflammé (20,9: «*Elle était comme un feu brûlant dans mon cœur...*»).

Mais Jérémie souligne ensuite combien sa fidélité l'enferme dans sa solitude (v17), qui lui pèse au point qu'il en vient à douter de la bienfaisance de la Parole. Est-elle vraiment source de vie? Toujours cet excès qui montre la profondeur de son chagrin.

La réponse de Dieu arrive au verset 19, dans une expression d'apparence un peu sèche, qui laisse entendre que Jérémie n'est pas encore allé au bout de ses possibilités. Mais le Seigneur a entendu la plainte du prophète. Il lui renouvelle sa confiance et lui promet le soutien nécessaire pour poursuivre la mission (v20-21).

Toute la tragédie du destin de Jérémie transparaît dans ces quelques versets : il est messenger d'une Parole qui, non seulement n'est pas entendue mais qui, en outre, ne se réalisera pas de son vivant. Sa mission est un échec, il finira oublié dans les terres égyptiennes. Pire, il sera considéré comme un « faux prophète » (Dt 18,22 : *« Si le prophète parle au nom du Seigneur, et que la parole reste sans effet et ne s'accomplit pas, alors le Seigneur n'a pas dit cette parole : le prophète l'a dite avec présomption. Tu ne dois pas en avoir peur ! »*)

Pourtant, Jérémie persévère, non parce qu'il y prend du plaisir, mais parce que Dieu l'appelle. La souffrance dans la mission est inévitable, mais elle dépasse le prophète, messenger d'une Parole plus grande que lui. Le Seigneur assure Jérémie de sa présence à ses côtés, de son soutien, mais sans le soulager des épreuves ni lui garantir le succès. Et l'espérance du prophète est là, dans la certitude d'être écouté par Celui qui l'envoie, dans cette présence mystérieuse qui se tient à ses côtés dans l'adversité, et dans la conviction que, malgré les vicissitudes, la victoire reviendra à la Parole de Dieu, même si lui n'est plus là pour la voir.

L'abandon au Père

Dans son évangile, Luc souligne avec insistance la perspective prophétique de la parole du Christ (Lc 7,16 : *« Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »*). Mais la première annonce de la passion en 9,18-22 est un tournant dans le dévoilement

de l'identité de Jésus, qui se révèle être bien plus qu'un prophète. Quatre miracles successifs ont déjà montré la dimension exceptionnelle de sa personne. Il apparaît maître des éléments naturels (8,22-25 : la tempête apaisée), des forces démoniaques (8,26-36 : guérison d'un possédé), de la maladie (8,43-48) et de la mort (8,41-42.49-56). Mais c'est en 9,18-22, que pour la première fois, Pierre, porte-parole du groupe des apôtres, le reconnaît comme « *Le Christ, le Messie de Dieu* » (v20). Aussitôt (v22), Jésus annonce à ses disciples un messie souffrant, en les invitant à oublier la conception traditionnelle d'un roi triomphant. Au contraire : loin d'offrir au peuple juif une revanche sur les Romains, une victoire militaire sur les nations, il prophétise ses souffrances, son rejet et sa mort. Quelques versets plus loin, le récit de la Transfiguration confirmera ces propos : la gloire de Dieu viendra mais après le « *départ qui allait s'accomplir à Jérusalem* » (v31), à savoir le passage du Christ par la mort avant d'atteindre la Vie. À noter que Luc est le seul des synoptiques à mentionner ce dialogue.

L'attitude des disciples. Ces derniers ne saisissent pas la portée de ces propos (v41) et la seconde annonce de la Passion (v44) les laissera dans l'incompréhension, comme le montre la discussion qui suit à propos de leur condition de disciple (v46-48). Pourtant, le Christ leur a enseigné l'attitude à avoir : « *Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive.* » (v23). Pour prendre part à la gloire du Seigneur, il faut accepter les mêmes rejets, les mêmes humiliations dont il fait l'objet (v26). C'est s'engager dans la mission sans attendre de résultat spectaculaire, c'est accepter les échecs sans se décourager. L'enseignement que livre Jésus des versets 23 à 27 peut alors se comprendre comme une réponse aux plaintes du prophète Jérémie.

L'attitude du Christ. En 9,22, le Christ commence son annonce par « Il faut ». Cette expression est à entendre non pas comme une

résignation, mais comme un consentement. Jésus adhère au dessein voulu pour lui par Dieu, sans fatalisme. Il s'en remet en toute confiance à Dieu dans la prière. Celle-ci, si présente chez Luc (notamment en 9,18 et 9,29), manifeste le plein abandon du Christ à la volonté du Père, jusqu'à la prière au Mont des Oliviers.

Et c'est en cela que le Christ est bien plus qu'un prophète, ne se laissant arrêter ni par les insultes ni par les menaces. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut comprendre le verset qui va ouvrir la section suivante en 9,51 : « *Jésus, le visage déterminé prit la route de Jérusalem* » (traduction grecque : *et il affermit sa face*). Rien, pas même la mort, n'entravera la mission que lui a confiée le Père.

5. TEMPS DE PARTAGE

Pouvons-nous identifier des situations où nous vivons l'échec de la transmission ? Qu'est-ce que cela suscite en nous dans notre relation à Dieu ?

6. TEMPS DE PRIÈRE

Lire **la prière de Charles de Foucauld**.

Mon Père,

Je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira.

Quoi que tu fasses de moi, je te remercie.

Je suis prêt à tout, j'accepte tout.

Pourvu que ta volonté se fasse en moi, en toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu.

Je remets mon âme entre tes mains.

Je te la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre tes mains, sans mesure, avec une infinie confiance, car tu es mon Père.

Amen.

7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Lire **l'histoire d'Abraham** (Gn 12-25,17) en se rendant attentif à la présence des enfants et à la question de la descendance.

Lire **Mt 9,18-26**. On peut aussi lire les récits parallèles chez Marc (Mc 5,21-43) et Luc (Lc 8,40-56) en notant les principales différences entre Matthieu et les autres récits.



Rencontre 6

**Je ne veux pas voir
mourir l'enfant !**

Gn 21. Mt 9.

P. Vianney Bouyer, diocèse d'Angers

Illustration : Pietà de Vaulandry (49). ©Diocèse d'Angers.

1. CHANT À L'ESPRIT

Viens Esprit Saint, *Veni Sancte Spiritus* (Emmanuel)

1. Viens Esprit Saint, viens en nos cœurs et envoie du haut du ciel,
Un rayon de ta lumière. *Veni sancte Spiritus.*

2. Viens en nous, viens Père des pauvres, viens dispensateur des dons,
Viens, lumière de nos cœurs, *Veni sancte Spiritus.*

3. Consolateur souverain, hôte très doux de nos âmes,
Adoucissante fraîcheur. *Veni sancte Spiritus.*

4. Dans le labeur, le repos dans la fièvre, la fraîcheur,
Dans les pleurs, le réconfort. *Veni sancte Spiritus.*

5. Ô lumière bienheureuse, viens remplir jusqu'à l'intime
Le cœur de tous tes fidèles. *Veni sancte Spiritus.*

6. Sans ta puissance divine, il n'est rien en aucun homme,
Rien qui ne soit perverti. *Veni sancte Spiritus.*

7. Lave ce qui est souillé, baigne ce qui est aride,
Guéris ce qui est blessé. *Veni sancte Spiritus.*

8. Assouplis ce qui est raide, réchauffe ce qui est froid,
Rends droit ce qui est faussé. *Veni sancte Spiritus.*

9. À tous ceux qui ont la Foi et qui en toi se confient,
Donne tes sept dons sacrés. *Veni sancte Spiritus.*

10. Donne mérite et vertu, donne le salut final,
Donne la joie éternelle. *Veni sancte Spiritus. Amen !*

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

«*Tout ce qu'on fait, on le fait pour les enfants*», affirme le poète Charles Péguy quand il médite sur l'espérance. Dans la bulle d'indiction (lettre d'ouverture) de l'Année Sainte de l'espérance, le défunt pape François voit dans les naissances un signe d'espérance et de renouveau pour les sociétés. Avoir une descendance est un signe de bénédiction divine, une promesse d'avenir. *A contrario*, le drame de la stérilité est une source de désespoir, une malédiction de Dieu qui pèse sur les épaules des couples et plus particulièrement des femmes. On peut penser ici à Anne, la mère du prophète Samuel (1 S 1-2). Par ailleurs, dans un univers fortement marqué par la mortalité infantile, la vie de l'enfant apparaît comme un bien fragile et sans cesse menacé. Dans l'ancien comme dans le nouveau testament, on ne compte plus le nombre de récits qui mettent en scène une mère ou un père aux prises avec la maladie et/ou la mort d'un enfant. Tout lecteur familier de la Bible gardera à l'oreille la voix désespérée de David pleurant la mort de son fils: «*Mon fils Absalom, mon fils Absalom, pourquoi ne suis-je pas mort à ta place ?*» (2 S 19,1).

L'histoire d'Abraham s'ouvre sur la promesse du don de la terre liée au don d'une descendance. Et il faut toute la foi d'Abraham pour l'espérer. Le Seigneur de son côté ne manque pas de rappeler sa promesse à chaque étape (Gn 12,2; 15,5; 17,19; 18,10) y compris lorsqu'Abraham, aux prises avec la stérilité de Sara, imagine des solutions de remplacement, comme la descendance d'un enfant adopté (Gn 15,3-4) ou de l'enfant né d'une servante/concubine/étrangère (Gn 17,18). Le rire d'Abraham puis de Sara marque leur incrédulité à l'annonce d'une naissance impossible et donc miraculeuse. Lorsqu'enfin l'enfant paraît, le récit du sacrifice de l'enfant exigé par Dieu vient bouleverser toutes les perspectives d'avenir et mettre à mal la promesse (Gn 21). Mais Isaac, l'enfant venu miraculeusement, échappe de justesse à la mort grâce à la foi de son père,

Abraham espérant contre toute espérance (Rm 4,18). Dieu est un père qui tient toujours ses promesses et qui, pour ce faire, n'a pas épargné son propre Fils (Rm 8, 32) pour faire de lui le fils aîné d'une multitude de frères (Rm 8,28) mystérieuse fécondité de la croix du ressuscité.

Pour les premiers chrétiens aux prises avec la mort de leurs jeunes enfants, Jésus se manifeste comme le maître de la vie. Nos évangiles conservent de nombreux récits qui mettent en scène des parents venus supplier Jésus pour leur enfant : le notable et sa petite fille (Mt 9, 18-25 et les récits synoptiques parallèles), la Cananéenne mère d'une petite fille possédée (Mt 15, 21-28 et par.), le centurion affligé par la maladie de son jeune esclave (Mt 8,5-13 et par.), le père de l'enfant épileptique (Mt 17,14-21) ou encore chez Luc, la veuve de Naïm qui enterre son fils unique (Lc 7, 11-17). Luc précise toujours qu'il s'agit d'enfants uniques : Jésus se trouve ainsi relié au grand prophète Elie qui a ressuscité le fils unique de la veuve de Sarepta (1 R 17,17-24).

Dans les récits de guérison, ce lien parents-enfants est beaucoup plus valorisé que les autres liens familiaux (fraternels ou conjugaux). Si la perte d'un enfant constitue un évènement peu fréquent aujourd'hui dans nos sociétés occidentales modernes, elle demeure néanmoins une expérience qui met à mal l'espérance des croyants. Ce n'est pas un hasard si les Écritures ont choisi de nous faire entendre la voix des parents désespérés aux prises avec la mort de leur enfant.

3. LECTURE DES TEXTES À VOIX HAUTE

Lire **Gn 21, 8-21**, si possible à plusieurs voix : le narrateur, Dieu et son ange, Sara, Agar...

Lire **Mt 9, 18-26**. On peut ici mettre en valeur les deux récits qui s'enchevêtrent dans ce passage : un lecteur peut lire Mt 9,18-19. 23-25. Un autre Mt 9, 20-22.

4. DES CLEFS DE LECTURE

Nous proposons pour ce travail de nous rendre attentifs aux personnages des récits et plus particulièrement aux voix qui se font entendre.

Gn 21 : Un cri dans le désert

Pour la deuxième fois dans l'histoire d'Abraham, Agar, l'esclave égyptienne de Sara, entre en scène. Il convient donc de mettre en parallèle les deux chapitres 16 et 21. En Gn 16, Sara pousse sa servante dans les bras de son époux Abraham pour lui assurer une descendance. Elle ne tarde pas à le regretter, elle donne de la voix et se plaint à Abraham du mépris que sa servante lui manifeste, en prenant le Seigneur à témoin. Abraham accepte sans protester de livrer au bon plaisir de son épouse cette femme étrangère reçue d'elle, ignorant qu'elle lui donnera un fils, Ismaël. Agar s'enfuit au désert, ce qui s'apparente comme pour Elie à une tentative de suicide (1 R 19,4). Mais quelle autre solution pourrait s'offrir à une servante étrangère rejetée par ses maîtres ? La seule parole exprimée par Agar est un constat désespéré en réponse à la Parole du messager divin : « *Je fuis ma maîtresse Saraï* ». Agar entend la première, par la voix de l'ange du Seigneur, l'annonce de la naissance du fils tant attendu au nom si évocateur (Isma-ël, Dieu entend). À l'égal de Moïse (Ex 33,23), elle a été témoin d'une manifestation divine. Dieu promet un destin fabuleux au fils qui va naître. Le « prix à payer » est élevé pour Agar : ren-

trer auprès de Saraï sa maîtresse où les humiliations vont continuer. Le narrateur biblique se soucie bien peu du sort personnel de cette femme esclave. Malgré tout, ici, perce un faible écho de l'existence des femmes dominées par des maris polygames et devenus injustes de par leur polygamie !

En Gn 21, la rivalité entre les deux femmes resurgit avec la naissance d'Isaac, l'enfant de la promesse. C'est Sara qui parle la première, elle demande le renvoi d'Agar avec son enfant désormais circoncis (Gn 21,10). Le motif de cette demande n'apparaît pas très clair (Gn 21,9 8) : Ismaël s'est-il simplement amusé, s'est-il moqué ? mais de qui ? Le verbe employé ici est un dérivé du verbe rire déjà évoqué dans le nom d'Isaac et la réflexion de Sara à la naissance de son fils (Gn 21,6) : le rire, signe de joie, n'a pas toujours bonne presse dans la Bible, il renvoie parfois à une joie mauvaise. Comme en Gn 16, Abraham n'oppose aucune résistance à Sara. Dieu ne manque pas de rappeler sa promesse : je ferai une nation du fils de la servante... (Gn 21,13), c'est une manière d'assurer Abraham par avance que tout se passera bien pour Ismaël et sa mère. Agar envoyée au désert, s'enfonce en fait vers la mort. Abraham ne manquait pas de serviteurs pour escorter Agar et son fils qui affrontent pourtant seuls leur destin. Et bientôt résonne la voix d'une mère seule, sans eau ni nourriture, désespérée : *« Je ne veux pas voir mourir l'enfant ! »* (v. 16) On peut l'entendre de bien des manières : que l'enfant meure loin de ma vue sous son buisson ou encore que la mort ferme mes yeux avant la mort de l'enfant ; à moins qu'il ne s'agisse d'un appel au secours adressé à Dieu ou d'un cri lancé dans le vide au milieu des larmes. En une seule phrase, la Bible nous a fait entendre la voix d'innombrables parents (le plus souvent des mères) en fuite, aux prises avec leur propre mort et la mort de leur enfant, victimes de la faim et la soif, de l'exil et de l'exclusion. Nul lecteur de la Bible ne peut se tenir à l'écart de ce drame. La Bible est la Parole de Dieu qui nous fait entendre les voix des hommes et des femmes en détresse.

Le Seigneur entend les cris de l'enfant (Gn 21,17), la mère s'est contentée d'attirer son attention. C'est à elle que l'ange de Dieu s'adresse pour sauver l'enfant parce que Dieu est fidèle à sa promesse (Gn 21,18). Et la promesse d'une descendance se trouve ainsi confirmée. Dieu est avec Ismaël ; le désert devient pour lui un lieu de vie. Au chapitre suivant (Gn 22), l'épisode célèbre du sacrifice d'Isaac rejoue le drame d'Ismaël de façon plus intense et mystérieuse puisque c'est Dieu qui commande de tuer l'enfant qu'Il a lui-même donné à Abraham. La conclusion reste la même : Dieu tient ses promesses et Il les réalise. Agar en a fait l'expérience la première. Affrontés au mystère de leur propre mort et de la mort de leurs enfants, les croyants de la bible ont raison de redire : « *Elle est en toi, Seigneur mon espérance !* » (Ps 38,8).

Mt 9 : Ma fille est morte...

À la différence de Marc et Luc, l'évangile de Matthieu n'encombre pas ses récits de détails. Mais l'effet dramatique n'est pas moins saisissant et le contraste entre les deux récits – résurrection de la petite fille et guérison de la femme qui a des écoulements de sang – n'est pas atténué. La première voix qui se fait entendre est la voix d'un père en deuil, elle vient presque interrompre Jésus qui était en train de parler : « *Ma fille est morte à l'instant ; mais viens lui imposer la main, et elle vivra.* » (Mt 9, 18). Cette parole est accompagnée d'un geste surprenant et onéreux pour un notable reconnu dans la société : l'homme se prosterne comme jadis les mages qui reconnaissaient l'enfant-Messie (Mt 2, 110) comme le lépreux qui veut obtenir sa guérison (Mt 8, 2). Jésus répond lui aussi par un geste : il se leva et le suivit ainsi que ses disciples (Mt 9, 19). C'est bien la seule fois dans les évangiles que Jésus qui a tant de fois appelé à venir à sa suite, suit quelqu'un. Pour ce père en détresse, Jésus fait ce qu'il n'a jamais fait et ne refera jamais, il suit. Le drame gagne en intensité

puisque Jésus est retardé sur son chemin par une nouvelle détresse avec cette femme atteinte dans sa féminité, sa santé et sa pureté et qui ne craint pas d'aller au contact physique. De nouveau résonne une voix que personne n'est censé entendre, une voix pleine de confiance : si je parviens seulement à toucher son vêtement... (Mt 9,21). Sa foi audacieuse l'a sauvée. Jésus a entendu et répond. Ses paroles rendent la santé. Désormais, comme le notable, Jésus a une fille (*ma fille*) et cette fille est une femme impure que Jésus guérit. Il la reconnaît pour sienne. Jésus ne se laisse pas pour autant détourner de son chemin. Les joueurs de flûte qui accompagnent le deuil, la foule qui s'agite n'ont pas raison de sa détermination. Jésus renvoie la foule et congédie le deuil au nom de la vie : « *La jeune fille n'est pas morte, elle dort.* » (Mt 9,243). Ces paroles de vie provoquent la moquerie. La foule rit de Jésus ; elle manifeste son incrédulité. Jésus se retrouve seul face à l'enfant qu'il ressuscite, il la remet debout sans une parole, par le seul effet de sa main toute puissante. Tout a commencé avec le cri d'un père en deuil. Tout s'achève dans la foi en la puissance de la résurrection.

5. TEMPS DE PARTAGE

La perte d'un enfant, la maladie d'un enfant sont des expériences particulièrement éprouvantes pour sa famille et son entourage. Nous pouvons prendre le temps de nous demander comment les textes de la Bible rejoignent et éclairent ces situations.

6. TEMPS DE PRIÈRE

Avant de réciter ensemble le *Notre Père*, faisons retentir en nous les deux cris transmis par l'Écriture : *Que je ne voie pas mourir l'enfant !... Ma fille vient de mourir...*

On peut finir par le cantique :

En Toi Seigneur mon espérance

1. En toi Seigneur, mon espérance
Sans ton appui, je suis perdu
Mais rendu fort par ta puissance,
Je ne serai jamais déçu.

2. Sois mon rempart et ma retraite,
Mon bouclier, mon protecteur
Sois mon rocher dans la tempête
Sois mon refuge et mon sauveur.

3. Lorsque du poids de ma misère
Ta main voudra me délivrer
Sur une route de lumière
D'un cœur joyeux je marcherai.

4. De tout danger garde mon âme,
Je la remets entre tes mains,
De l'ennemi qui me réclame
Protège-moi, je suis ton bien.

7. POUR LA PROCHAINE RENCONTRE

Lire **Lm 3, 17-26.**

Lire **Rm 8, 31-39.**

Ces textes nous sont-ils familiers ?

Si oui, où les avons-nous entendus ?



Rencontre 7

Dieu Sauve

Lm 3. Rm 8.

Nelly Le Doaré, diocèse du Mans

Illustration : Francesco Hayez, *La destruction du temple de Jérusalem*, 1867. Domaine public.

1. CHANT À L'ESPRIT

Puisque tu fais miséricorde

Puisque tu fais miséricorde

Puisque nos vies sont devant toi

Puisque tu as versé ton sang pour nous,

Seigneur Jésus, exauce-nous

Des profondeurs, Seigneur, je crie vers toi,
Seigneur écoute mon appel.

Que ton oreille ne se ferme pas,
Entends la plainte de ma prière

Si tu retiens les fautes contre nous,
Qui dans ce monde subsistera ?
Mais le pardon se trouve près de toi.
Que nos cœurs s'ouvrent à ta grandeur

De tout mon cœur j'espère le Seigneur
Et sa parole de vérité.
Plus qu'un veilleur n'attend le jour nouveau
O toi mon peuple, attends ton Dieu

Près du Seigneur se trouve le salut
Et l'abondance de son pardon.
C'est lui qui crée, qui sauve et qui guérit
Car sa puissance est sans mesure

2. ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

Les deux textes proposés sont des textes très souvent lus en première lecture lors des célébrations des sépultures.

Lisons un témoignage :

« En tant que présidente de sépulture, je puis témoigner de l'attente souvent non exprimée des familles, familles à 90 % très éloignées de l'Église. Dans la majorité des cas, nous sommes face à un défunt âgé qui a souhaité être accueilli dans l'église. Les familles viennent par respect de la demande du défunt et fort peu par tradition sociale. Sur le secteur missionnaire où je vis, beaucoup de familles ont eu des histoires compliquées traversées par la violence. Je ne pourrais pas dire que les familles ont une idée précise de l'espérance en la Résurrection. Je sais seulement qu'elles ont besoin d'entendre, de réentendre que Dieu aime chacun tel qu'il est, quoi qu'il ait fait même s'il n'a pas montré beaucoup d'amour aux siens ; que Dieu seul connaît le cœur de l'Homme. L'espérance que nous annonçons est celle de l'amour infini qui pardonne, celle de la Paix, enfin ! Le défunt n'est pas réduit à ce qui a été dramatique, difficile dans sa vie. L'amour de Dieu le restaure dans sa dignité et cela est source de paix et d'espérance pour ceux qui restent. La vie ne s'arrête ni sur un échec d'amour ni sur un trop plein. L'espérance est que Dieu est source d'amour et par là-même, source de vie. »

3. LECTURE À VOIX HAUTE

Lire le livre des Lamentations : **Lm 3, 17-26.**

Lire **Rom 8, 31-39.**

4. DES CLEFS DE LECTURE

Des clefs de lectures pour le Livre des Lamentations

Ce livre est composé de 5 poèmes. Dans le genre hébraïque, la lamentation est un chant funèbre. Ces poèmes ont été composés avant la fin de l'exil, avant 587 av. JC, lorsque le roi Nabuchodonosor a pris Jérusalem et détruit le Temple : le peuple juif a été déporté vers Babylone. Les Lamentations expriment le deuil de Jérusalem effondré dans les larmes. L'ensemble du texte est souvent attribué à Jérémie mais beaucoup d'indices montrent que l'écriture n'a pas été unique.

Dans son avant-propos, Jean-Marc Drouin présente ainsi le Livre des Lamentations : « Le texte a été écrit à Jérusalem par un survivant de la tragédie : la terre promise est conquise, le temple ruine calcinée. Il n'y a plus rien, sauf le vainqueur avec son cortège d'exactions, de viols, de massacres, de morts et de famine. Plus rien, sauf YHWH, son silence, son absence. Sauf aussi... ce cri jailli de et dans le vide terrestre et sidéral. Un cri d'une intense violence adressée malgré tout à ce Dieu-là. Par leur martèlement rythmé, les cinq chants expriment la brûlure insupportable des corps meurtris, la blessure des cœurs désespérés, le brisement des âmes déchirées, l'épuisement des vies affamées, le bouleversement de la foi déboussolée. [...] Ce cri d'une foi en crise est à écouter, à recevoir, ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de foi qui n'ait à un moment ou à un autre, à affronter le silence de Dieu. » (*Le Livre des Lamentations*, éd. Labor et Fides, mars 1995)

Jean-Marc Drouin ajoute que dans la bible hébraïque, le titre hébreu de ce livre est « Comment » et non « Lamentations ». Une question posée au Seigneur lui-même !

Des clés de lecture pour la lettre aux Romains

Cette lettre est la plus importante chez Paul, la plus longue et la plus riche sur le plan doctrinal, nous dit la TOB (Traduction œcuménique de la Bible). Paul a dicté cette épître vers 57-58 à Tertius. Il est à Corinthe chez Gaius depuis 3 mois et part vers Jérusalem avant d'aller à Rome. Jusque vers la fin du 19^e siècle, les théologiens donnent une valeur doctrinale à cette lettre : c'est « l'évangile de Paul », ce qu'il considère comme le cœur de la Bonne Nouvelle. Le thème fondamental est celui de la vie : le baptême inaugure notre vie avec le Christ, nous sommes en communion au Christ et à sa vie divine de Ressuscité. Paul développe comment l'amour infini de Dieu est puissant : il sauve, il libère et pardonne tous les péchés.

Dans la TOB, le titre du chapitre 8 est : *« La libération par l'Esprit »*. En effet, Paul affirme dès le 1^{er} verset : *« Il n'y a donc maintenant plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. »* Puis au verset 19, *« la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu [...] car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. »*

Le texte proposé pour les sépultures est celui qui clôture ce chapitre et la TOB lui donne un titre : « Hymne à l'amour de Dieu »

5. TEMPS DE PARTAGE

Comment pouvons-nous faire nôtre ce texte des lamentations ? Même à des degrés moindres ? Quand avons-nous le sentiment d'être abandonnés par Dieu ? Et pourtant nous lui redisons notre confiance en son amour.

Lire le chapitre 8 en entier puis partageons : Croyons-nous vraiment en Dieu qui sauve toute l'humanité parce qu'il est amour ? Comment faisons-nous le lien entre espérance et charité ?

6. TEMPS DE PRIÈRE

Le Psalmiste nous offre souvent des prières qui présentent le double mouvement du passage que nous avons lu : le « priant » s'adresse au Seigneur et lui dit qu'il se sent complètement abandonné, qu'il est désespéré. Il crie sa colère, sa misère et puis, il se souvient du temps béni où il voyait Dieu à ses côtés.

Méditons le Psaume 4

Ou relisons la prière eucharistique du 4^e dimanche de Carême : « Vraiment il est juste et bon, pour ta gloire et notre salut, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu, Seigneur, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant, par le Christ, notre Seigneur. Par le mystère de son incarnation, il a guidé vers la clarté de la foi l'humanité qui marchait dans les ténèbres ; par le bain qui fait renaître, il a élevé à la dignité de son fils, en les adoptant, ceux qui étaient nés esclaves du péché. C'est pourquoi le ciel et la terre t'adorent ; ils te chantent le cantique nouveau, et nous-mêmes, unissant nos voix à celles des anges, nous t'acclamons ! avec le psaume 146 : *« Alléluia ! il est bon de fêter notre Dieu, il est beau de chanter sa louange... »*

CONCLUSION GÉNÉRALE

Que de doutes, que de peurs, que de tergiversations ! Mais nous avons tenu bon, et ce livret se termine.

Que d'angoisses chez Job ou chez Jérémie ou chez Jésus et chez tant d'autres ! Mais tous ont résisté au désespoir, et la Bible s'est écrite.

Nous avons lu, nous avons cherché, nous avons partagé, peut-être même avons-nous changé... Qui sait ? Espérons...

Et maintenant ? Nous retournons à nos vies quotidiennes, porteurs de mots bibliques nouveaux, d'épisodes découverts, d'une foi renouvelée, d'une charité brûlante et d'une espérance avivée.

De l'espoir matériel en une vie meilleure ici et maintenant, nous avons aperçu, voire vécu, l'espérance, cette vertu profonde et tenace qui résiste à tout, qui défie le mal et la mort, qui emplit le cœur de vérité. Soyons-y fidèles.

Et laissons les derniers mots au pape François, Cité du Vatican, 2 octobre 2024 :

L'espérance est un don et une tâche pour chaque chrétien. C'est un don parce que c'est Dieu qui nous l'offre. Espérer, en effet, n'est pas un simple acte d'optimisme, comme lorsque nous espérons parfois réussir un examen à l'université (« Espérons de réussir ») ou que nous espérons le beau temps pour une promenade à la campagne un dimanche de printemps (« Espérons qu'il fasse beau temps »). Non, espérer, c'est attendre quelque

chose qui nous est déjà donné : le salut dans l'amour éternel et infini de Dieu. Cet amour, ce salut qui donne saveur à notre vie et qui constitue la charnière sur laquelle le monde reste debout, malgré toutes les méchancetés et les turpitudes causées par nos péchés d'hommes et de femmes. Espérer, c'est donc accueillir ce don que Dieu nous offre chaque jour. Espérer, c'est savourer l'émerveillement d'être aimé, recherché, désiré par un Dieu qui ne s'est pas enfermé dans ses cieux impénétrables, mais qui s'est fait chair et sang, histoire et jours, pour partager notre sort.

L'espérance est aussi une tâche que les chrétiens ont le devoir de cultiver et de mettre à profit pour le bien de tous leurs frères et sœurs. Il s'agit de rester fidèle au don reçu, comme l'a justement souligné Madeleine Delbrêl, une Française du XX^e siècle qui a su porter l'Évangile dans les périphéries, géographiques et existentielles, du Paris du milieu du siècle dernier, marqué par la déchristianisation. Madeleine Delbrêl a écrit : « L'espérance chrétienne nous donne comme place cette étroite ligne de crête, cette frontière où notre vocation exige que nous choisissons, chaque jour et à chaque heure, d'être fidèles à la fidélité de Dieu pour nous ». Dieu nous est fidèle, notre tâche est de répondre à cette fidélité. Mais attention : cette fidélité, ce n'est pas nous qui l'engendrons, c'est un don de Dieu qui agit en nous si nous nous laissons modeler par sa puissance d'amour, l'Esprit Saint qui agit comme un souffle d'inspiration dans nos cœurs. Il nous appartient donc d'invoquer ce don : « Seigneur, accorde-moi de t'être fidèle dans l'espérance ».

J'ai dit que l'espérance est un don de Dieu et une tâche pour les chrétiens. Et vivre l'espérance exige une « mystique des yeux ouverts », comme l'appelait le grand théologien Joseph-Baptiste Metz : savoir discerner partout les preuves de l'espérance, l'irruption du possible dans l'impossible, la grâce là où il semblerait que le péché ait érodé toute confiance. Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion de dialoguer avec deux témoins exceptionnels de l'espérance, deux pères : l'un israélien, Rami, l'autre palestinien, Bassam. Tous deux ont perdu leurs filles dans le conflit qui ensan-

glante la Terre Sainte depuis de trop nombreuses décennies. Pourtant, au nom de leur douleur, de la souffrance ressentie à la mort de leurs deux petites filles – Smadar et Abir – ils sont devenus amis, voire des frères: ils vivent le pardon et la réconciliation comme un geste concret, prophétique et authentique. Leur rencontre m'a apporté beaucoup, beaucoup d'espoir. Leur amitié et leur fraternité m'ont appris que la haine, concrètement, peut ne pas avoir le dernier mot. La réconciliation qu'ils vivent individuellement, prophétie d'une réconciliation plus large et plus vaste, est un signe invincible d'espérance. Et l'espérance nous ouvre à des horizons impensables.

J'invite chaque lecteur de ce texte à faire un geste simple mais concret : le soir, avant de vous coucher, en repassant les événements que vous avez vécus et les rencontres que vous avez faites, partez à la recherche d'un signe d'espérance dans la journée qui vient de s'écouler. Un sourire de quelqu'un que l'on n'attendait pas, un acte de gratuité observé à l'école, une gentillesse rencontrée sur le lieu de travail, un geste d'aide, même minime : l'espérance est bien une « vertu d'enfant », comme l'a écrit Charles Péguy. Et nous devons redevenir des enfants, avec leur regard étonné sur le monde, pour le rencontrer, le connaître et l'apprécier. Entraînons-nous à reconnaître l'espérance. Nous pourrons alors nous émerveiller du bien qui existe dans le monde. Et notre cœur s'illuminera d'espérance. Nous pourrons alors être des phares de l'avenir pour ceux qui nous entourent.

À l'année prochaine !

Les Services de formation des diocèses des Pays de la Loire

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Avec la Bible, espérer !

- BERDER, Michel, « Job et la critique de Dieu », *Cahiers Évangile*, n° 182, supplément, 2017.
- CANDIARD, Adrien, *Sur la montagne : l'aspérité et la grâce*, Paris, Cerf, 2023.
- CARRIÈRE, Jean-Marie, « L'exil est l'ADN de la Bible », *Cahiers Évangile*, n° 210, 2024.
- CHIRPAZ, François, *Job : la force de l'espérance*, Paris, Cerf, 2001.
- COULANGE, Pierre, *Saint Paul, apôtre de l'espérance*, Paris, Cerf, 2023, coll. « Lire la Bible », n° 204.
- GOURGUES, Michel, « Je le ressusciterai au dernier jour » : *la singularité de l'espérance chrétienne*, Montréal, Médiaspaul, 2011, coll. « Lire la Bible », n° 173.
- GRELOT, Pierre, *Dans les angoisses, l'espérance : enquête biblique*, Paris, Le Seuil, 1983.
- LECU, Anne, *Le Seigneur n'était pas dans le feu. Elie : cantate sur le silence de Dieu*, Paris, Cerf, 2025.
- PINCON, Bertrand, *Qohélet : le parti pris de la vie*, Paris, Cerf, 2011, coll. « Lire la Bible », n° 169.
- PRÉAUX, Paul, *NERON BANCEL, Tiphaine, La folle espérance*, Paris, Cerf, 2025.
- THABUT, Marie-Noëlle, *Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? : Job, la souffrance et nous*, Paris, Desclée de Brouwer, 2006.
- VAN DEN BROEK, Marie-Emmanuelle, *Osons l'espérance !*, Paris, Salvator, 2025.



Maquette : diocèse de Nantes, service communication. Dépôt légal : septembre 2025.

Rédaction : services de formation des diocèses des Pays de la Loire.



Le tournesol symbolise la vertu de l'Espérance.
(image Adobe Firefly)